

Les salles de garde des hôpitaux de Paris

SAINT-ANTOINE. — NECKER.

Malgré l'antiquité de leur origine, ce n'est que depuis la Révolution que les bâtiments de Saint-Antoine servent d'hôpital. Avant ils formaient une abbaye célèbre, dirigée par les Cisterciens et créée pour être un lieu de retraite et d'amendement aux usuriers et aux filles de mauvaise vie qui pullulaient, paraît-il, dans ce faubourg de Paris. L'erreur du fondateur fut de vouloir réunir sous le même toit des pénitents et des pénitentes aussi sujets à caution. Des scandales eurent lieu qui motivèrent plusieurs réformes radicales. Nos pères s'en esbaudirent, ainsi qu'en font foi de vieux écrits, mais l'abbaye elle-même conserva son prestige et les nobles familles se disputaient l'honneur de lui fournir des abbesses.

En 1891, quand la communauté fut dissoute, elle était composée de sœurs de Sainte-Marthe qui présentaient cette double particularité d'être un ordre janséniste et d'être composé de religieuses que n'engageait aucun vœu. Les sœurs pouvaient rentrer dans la vie laïque quand bon leur semblait et l'ordre se réservait de son côté le droit de les renvoyer si cela lui semblait nécessaire.

Après la tourmente révolutionnaire, les religieuses de Sainte-Marthe revinrent à Saint-Antoine pour y soigner les malades et une de leurs supérieures remplit pendant longues années les fonctions d'économe. Mais l'ombre de Jansénius les protégeait mal. Suspectes d'hérésie aux yeux des puritains du catholicisme, elles éprouvaient les plus grandes difficultés à recruter des novices, de sorte qu'à l'époque de la laïcisation des hôpitaux de Paris, elles ne bénéficièrent en aucune sorte de la campagne faite en faveur des autres hospitalières.

Sans appui et sans subventions l'ordre de Sainte-Marthe achève aujourd'hui de s'éteindre à sa maison mère, dans un village lointain.

Le rôle de Saint-Antoine en tant qu'hôpital fut toujours très important. Appelé à desservir une population pauvre et nombreuse il ne chôma guère en temps de paix ; en temps d'émeutes ou de révolution il était le premier à recevoir les victimes des troubles civils. Le registre des entrées raconte à sa



M. OSIRIS OPÉRÉ DE LA PIERRE.

lugubre façon l'histoire des journées de juillet 1830, de juin 1848 et de mai 1871. Il est muet sur le compte du député Baudin qui y fut cependant apporté expirant, mais n'y occupa point de lit.

En raison de l'extension de ses services il compta, parmi ses chefs, les plus illustres noms de la médecine et de la chirurgie moderne. Citons parmi les médecins qui s'y succédèrent : Trousseau, Laboulbène, Jaccoud, Bucquoy, Guéneau de Mussy, Moutard-Martin, Lassègue, Dumont-Pallier, Beaumetz, Boucardel; parmi les chirurgiens, Beauchêne, Nélaton, Broca, Dolbeau, Labbé, Péan, Duplay, Richet, etc.

Nombreux aussi furent de tous les temps les internes.

En 1882, ils étaient logés dans le bâtiment de la communauté, mais si à l'étroit, que l'Assistance publique résolut de leur édifier dans la partie occidentale du jardin du directeur un vaste bâtiment destiné à eux seuls. Cette construction fut terminée et inaugurée en 1887. Elle doit servir, paraît-il, de type aux pavillons d'internes qu'on construira peu à peu dans tous les hôpitaux.

Pendant qu'il en est temps encore, souhaitons que les architectes administratifs sacrifient un peu plus à l'élégance. Le confortable du pavillon de Saint-Antoine ne laisse rien à désirer, puisque les internes possèdent une vaste salle de garde, une bibliothèque suffisamment éclairée et deux pièces chacune de logement : une chambre et un cabinet de travail. Mais l'aspect extérieur du bâtiment est abominable, il tient de la caserne et du bureau d'exploitation de chemin de fer.

Heureusement qu'il n'y a que les fenêtres à ouvrir pour jouir de la vue de la cour, suffisamment égayée par de vieux arbres qu'encadrent des façades pittoresques dans leur vétusté.

Quelques mois avant le déménagement de la salle de garde eut lieu un concert resté célèbre dans les traditions des internes.

Ils vivaient, à cette époque, en assez mauvais termes avec leur directeur, qui s'était mis en tête de les empêcher de jouer du piano, distraction tolérée dans toutes les salles de garde. Cette proscription était un épisode d'une guerre à coups d'épingles durant déjà depuis longtemps. Cette fois la promotion entière se rebiffa et pour donner de la sonorité à sa protestation, fonda une fanfare grotesque dont la basse était représentée par une armoire vide sur laquelle on avait tendu des cordes à boyau.

Il y avait des mirlitons solistes, des bigophones altos et une batterie... de cuivre qui faisait merveille. Tous les jours après déjeuner, en été, on se réunissait dans la cour et on donnait des répétitions, à la grande urée du directeur. Comme ses menaces

restaient sans effet, il prévint les dilettanti qu'il allait en référer à l'administration.

Les internes, pour parer le coup, prirent les devants et adressèrent à M. Quantin une demande en règle pour l'organisation d'un grand concert au bénéfice des malades de l'hôpital. M. Quantin n'y vit pas malice et accorda l'autorisation demandée. La soirée devait avoir lieu dans une grande baraque alors vide, avec le concours d'artistes des théâtres de Paris.

Sur ces entrefaites parvint à l'Assistance la plainte du directeur. Un inspecteur fut envoyé pour procéder à une enquête. Il vit la contre-basse et les occarinas, s'enquit de leur rôle. « Ce sont, lui fut-il répondu, les instruments qui nous servent aux répétitions de notre concert, autorisé par décision du... courant. »

Il comprit, sourit et s'en alla. La plainte du directeur fut classée et, depuis lors, ce dernier laissa les internes jouer du piano à leur guise. Ajoutons que le concert eut effectivement lieu, avec un grand succès, et

produisit une somme considérable immédiatement transformée en douceurs pour les convalescents de l'hôpital.

On ne saurait parler de la salle de garde de Saint-Antoine sans mentionner la Savane, c'est-à-dire la vaste prairie située en bordure de la rue Crozatier où tout récemment fut construit, grâce aux libéralités posthumes de M. Moiana, un vaste pavillon remarquablement aménagé. Pendant un temps immémorial cet emplacement resté sans emploi servait de terrain de chasse aux internes qui, dès l'ouverture, y traquaient les chats errants, avec des carabines Flobert. Quand la chasse fermait, la Savane devenait un simple stand où l'on s'exerçait à toutes sortes de tirs. Pendant un des derniers hivers, on l'avait inondée et le patinage s'exerçait en grand, quand on eut la malencontreuse idée de lancer des invitations pour une fête de nuit. L'annonce de la fête amena le dégel. C'est fatal, le club du Bois de Boulogne en sait quelque chose.

Ne quittons pas la Savane sans rappeler un duel bizarre qui y eut lieu, et auquel un de nos meilleurs praticiens actuels doit de s'être corrigé d'un travers d'esprit. Bon garçon et meilleur interne, il avait le

défaut de s'emporter comme une soupe au lait et de se laisser aller à des violences intempestives. Un jour, au diner, un de ses camarades invectivé lui répondit vertement; la querelle s'envenima et les convives décidèrent que, l'honneur étant en jeu, il fallait du sang pour laver l'affront.

Immédiatement une rencontre fut décidée à la Savane. Les témoins constitués bourrèrent avec gravité les pistolets de tir, devenus des pistolets de combat, de pilules selon la formule et donnèrent le signal. Au premier feu l'insulté tomba. On s'empressa autour de lui et on déclara que le projectile lui avait traversé le bras. Pour plus de vraisemblance, ce bras fut entouré d'un appareil, tandis que l'agresseur s'arrachait les cheveux de désespoir, désolé d'avoir estropié un ami. La leçon dura plusieurs jours. Enfin, lors d'une visite de son camarade éploré, le blessé envoya d'un tour de main promener ses bandages et sauta au cou du mystifié ébahi. Onques depuis ne vit-on caractère plus doux et d'un commerce plus facile.

L'hôpital Necker est moins fertile en anecdotes, mais il contient d'intéressantes œuvres d'art. C'est d'abord, dans le cabinet du directeur, deux portraits, l'un de M^{me} Necker, l'autre de M^{me} de Stael, sa fille. On sait que l'hôpital Necker fut fondé ou plutôt organisé, en 1778, par la femme de Necker, directeur général des finances, au moyen d'une subvention annuelle de 42,000 livres donnée par le roi pour l'entretien de 120 lits. Le but de la fondatrice était de prouver qu'on pouvait à très bon marché établir un hôpital où chaque malade eût un lit à lui seul, chose qui n'existait presque nulle part à cette époque où l'encombrement et la promiscuité amenaient des résultats désastreux dans les établissements hospitaliers. Au point de vue de l'économie de la gestion, l'expérience fut probante, mais au point de vue de la mortalité, l'hospice de Charité, c'est ainsi qu'il se nommait alors, n'obtint pas, à ses débuts, une proportion beaucoup plus satisfaisante que l'Hôtel-Dieu où les malades étaient entassés, quatre et six par lit. La cause en était au cube d'air insuffisant des salles, mal aménagées pour leur destination. On sait qu'avec le temps la situation a complètement changé et que Necker est cité de nos jours comme un des hôpitaux les mieux organisés.

Son musée est décoré d'un remarquable tableau donné par M. Osiris en reconnaissance de l'opération de la pierre que lui fit avec complet succès le professeur Guyon. Nous donnons une reproduction de cette magistrale peinture, bien qu'elle n'appartienne pas en propre aux internes et qu'elle embellisse seulement une pièce réservée à leurs études. Les personnages sont, de droite à gauche, les docteurs Second, Guyon, Guyot et Potain, qui tâte le poulx de l'illustre philanthrope.

La salle de garde de Necker contient, outre une amusante charge du même docteur Potain, armé du téocart de son invention, une vaste composition représentant la foire du boulevard de Vaugirard, voisine de l'hôpital.

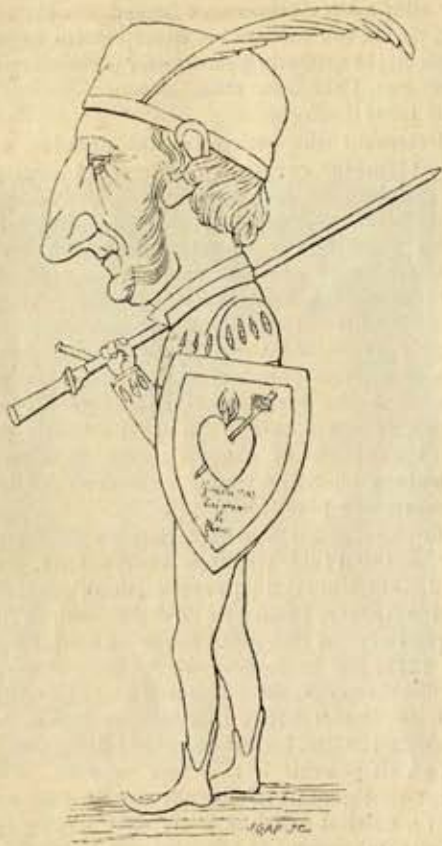
Desormeaux, le chirurgien du lycée Louis-le-Grand, qui venait de construire un endoscope pour scruter par la vue l'intérieur des vessies, emploie son instrument au profit du compagnon de Saint-Antoine.

De droite à gauche, on voit Alling, l'auteur du tableau, armé d'un fouet; puis, en pompier, Bouchard, actuellement professeur à Bordeaux; Hybord, en pierrot; Humbert, chirurgien du Midi, en arlequin; Mahot, en lutteur; Bloch, en aveugle; Voyet doit à son nom son rôle de chien d'aveugle, et Molinier à ses fonctions d'économiste de la salle de garde le panier de viandes qu'il porte sur sa tête. Au fond du tableau à gauche, on voit sur un carrousel de chevaux de bois tourner des seigneurs de moindre importance.

GUY TOMEL.



LES INTERNES DE SAINT-ANTOINE A LA SALLE D'AUTOPSIE.



LE DOCTEUR POTAIN PARTANT POUR LA CROISADE.



LA FOIRE DU BOULEVARD DE VAUGIBARD (SALLE DE GARDE DE L'HOPITAL NECKER).



RÉPÉTITION D'UN CONCERT A LA SALLE DE GARDE DE SAINT-ANTOINE.